

2
0
1
5

Revue de presse

Le son des livres



© N. Mass

Ma bibliothèque en musique

Le 14 mars à 15h, la Bibliothèque des Pâquis sera animée d'une ambiance particulière. Avec *Ma Bibliothèque en musique*, l'association *Eklekto'Kids* propose de créer de la musique à partir d'objets insoupçonnés.

«J'aimerais pouvoir utiliser les choses de la bibliothèque pour créer une œuvre musicale, explique Dorian Fretto, percussionniste et créateur du projet avec Florian Feyer. Le but est de faire prendre conscience aux enfants que l'établissement est un élément central de nos vies, et qu'on peut créer de la musique à partir de tout.» Inspiré par les compositions contemporaines de John Cage, Dorian Fretto souhaite transformer l'univers plutôt tamisé de la bibliothèque des Pâquis. Des livres qui se ferment, des crayons qui grattent le papier ou des bruitages corporels, tels sont certains des sons que le musicien souhaite utiliser pour créer une œuvre éphémère participative dans l'espace de lecture.

Jeu de rôle

Le principe est relativement simple et adapté pour tous âges dès cinq ans. Chacun reçoit une série d'instructions. En suivant le décompte des minutes, les enfants participants vont combiner leurs efforts en variant les ambiances sonores. «Il faut concevoir cette activité comme un jeu de rôle, explique Dorian Fretto. Chacun doit effectuer des actions à un moment précis, il peut s'agir d'ouvrir un livre et de lire à haute voix, de griffonner sur un papier ou de créer un moment de silence.» Ainsi, pendant les 45 minutes que dure l'activité, les enfants vont se déplacer à travers l'espace et organiser un ensemble de sons pour créer un véritable morceau musical. Dorian a animé avec succès ce type d'activité dans les écoles genevoises avant de tenter l'aventure en bibliothèque: «J'adore la musique, et de pouvoir transmettre mon expérience aux plus jeunes me passionne. Les réactions des enfants sont parfois très surprenantes!»

Eklekto

Ma Bibliothèque en musique est née de la rencontre des bibliothèques

Dorian Fretto et Florian Feyer, percussionnistes membres de l'association *Eklekto*.

municipales avec l'association *Eklekto*, un collectif de percussionnistes genevois. Anciennement *Centre International de Percussion (CIP)*, *Eklekto* existe depuis plus de 40 ans. L'association produit de nombreux concerts et collabore avec plusieurs festivals de musique locaux. De cette manière, elle vise à faire connaître le répertoire contemporain pour les percussions. En 2013, *Eklekto'Kids* est né d'une collaboration avec le Département de l'instruction publique (DIP) pour amener la musique dans les classes. Le 21 mars à 11h à Labo Cité, l'association organise un concert interactif, *Bouge ton son*.

Guy Schneider

Ma Bibliothèque en musique

Le 14 mars à 15h
Bibliothèque des Pâquis
Le 21 mars à 11h
Labo Cité
Tél. 022 329 85 55 -
Infos: www.elekto.ch

Arts et scènes



Electron traverse la nuit

L'electro excite les sens, les corps se réveillent: il y avait foule jeudi entre le Palladium et la Gravière

Fabrice Gottraux Texte
Patrick Gilliéron Lopreno Photos

«**B**on dieu, ça commence...» Sur le bitume devant le Palladium jusqu'au sol en béton aux étages de l'Usine, c'est un déluge de pieds dégorgeant l'eau du ciel, une marée humaine frôlant le chaos dans ce marécage mêlant la pluie froide du dehors aux restants d'une soif inextinguible. Du bar à la scène, d'un bâtiment à l'autre, ils sont des milliers cette nuit-là au festival Electron à se lancer en quête de frissons sonores, d'ivresse électronique, lorsqu'ils ne cherchent pas l'extase des corps. Jeunes adultes de 20 ou 30 ans, tous au parfum du dernier DJ à ne pas manquer, les amateurs de musiques électroniques avaient rendez-vous jeudi pour une première nuit d'enfer.

Tout commence à 22 h. Presque matinal en regard des longues heures qui s'amènent. Des lumières bleues balayent l'espace scénique du Palladium: cloches, et tubulaires, cliquetis de machine et roulements de batterie, l'ensemble de percussions Eklekto dialogue avec les samples d'Etienne Jaumet. Ecoute attentive. Peu de monde cependant. Du contemporain sur le dancefloor? «Encore un peu, et je verse», soupire un gaillard sorti trop tôt de chez lui. Pourtant, du minimalisme savant servi par les musiciens classiques, on glisse doucement mais sûrement vers les rythmes de danse.

Effeilleuses à l'étuvée

Minuit déjà. Il pleut. Il fait froid. Sur le quai du Seujet, les caisses d'entrées font le plein, une foule à l'haleine encore fraîche zigzaguant entre les barrières. A Electron,



Electron, 12e édition, jeudi: Etienne Jaumet et l'ensemble de percussions Eklekto au Palladium (grande photo), l'effeilleuse Dirty Martini à La Gravière (en haut à gauche), le public de l'Usine (au centre) et Boys Noize au Palladium (à droite).

on ne rigole pas avec la sécurité: il y a fouille à l'entrée, tandis que des barbouzes musculeux veillent au grain. A l'intérieur de l'Usine, des garçons s'ébattent canette à la main, des filles ondulent devant le zinc. Beats agressifs, tempo rapide, mixture disco, hip-hop, reggae, dubstep, Daniel Haaksman fait hurler son répertoire baile funk. «C'est blindé! C'est blindé!» s'élève la responsable com' du festival.

Le souffle court, les doigts tout froids, Danièle peut enfin – et presque – souffler: Electron, 12e édition, est bel et bien lancé.

Une heure du matin. On s'extrait de l'étuve, pour filer voir à La Gravière ce qu'il advient de cette soirée burlesque dont on nous a tant parlé. Bar avec DJ d'un côté de la salle, cabaret de l'autre. Le public, majorité de femmes, s'est mis sur son 31, talons hauts et robes rétro. For-

mes rondes et crinière blonde: voici Dirty Martini, effeilleuse de grand chemin arrivée tout droit des Etats-Unis. Cheveux roux et cuisses oblongues: Lada Redstar à son tour se déhanche. Toutes deux sont introduites devant un parterre émoustillé – c'est de circonstance – et curieux – il va sans dire – par la pimpante Greta Gratos, de Genève. Rien à voir avec les musiques électroniques. Mais, qu'importe, c'est

avec un camion plein de glamour, une benne entière de sex-appeal, que l'on part vers le pôle central du festival, tant qu'un élégant crie encore son approbation: «La Gravière, j'adooore!»

Deux heures. Les pieds mouillés, grand escalier de l'Usine plein à craquer: «Ça y est, des gens défoncés...» constate un photographe en mission reportage, masse populeuse s'engouffrant vers le premier étage: ils veulent tous voir Rodha. Pourquoi celui-là? Sa barbe de geek est-elle plus belle qu'une autre? Set du techno-house, le musicien Allemand y bon train, assenant basses et riffs face à l'audience suante et frémissante. A l'aube de la nuit, Electron se transforme en étuve, dans laquelle marinent toutes les envies. «T'as pas du LSD?»

Ça bouchonne au portillon

Trois heures, ou quatre, je ne sais plus. Vedette de cette première nuit de festival Boys Noize s'empare du Palladium. La salle est bondée, 1300 places officiellement. L'Usine, elle, peut en contenir 800 sur chaque étage. Lorsque la moitié de cette dernière décide de migrer vers le Palladium, c'est peu dire que la situation devient bordélique. «J'ai payé cinquante francs et je ne peux pas entrer!» On s'inspatiente. La nuit vire-t-elle à l'eau de bûche? Une porte dérobée nous mène finalement au but. Grosses basses, rythmes créés, Boys Noize clôt le marathon nocturne en assenant un dernier beat à l'attention des jeunes enfiévrés. Ouf, c'est fini. Non. Ce soir, Electron remet ça.



Découvrez la galerie photos du festival Electron sur www.electron.tdg.ch

Le silence célébré

● Au temple de la Madeleine, l'année en cours est placée sous l'enseigne du silence et du recueillement. Voilà deux notions qui frôlent l'antinomie lorsqu'on les rapproche aux faits qui tiennent à l'expression musicale. Comment intégrer alors ces lieux religieux plongés dans la méditation à une fête qui est par définition exubérante et mouvementée? Les programmeurs ont trouvé la quadrature du cercle en invitant le collectif Eklekto à y déposer ses percussions et à imaginer une installation qui fasse écho au silence. Inutile de souligner alors qu'on sera cette fois-ci très éloigné de la puissante aventure qu'a menée l'ensemble genevois lors de la dernière édition de la Fête de la musique, lorsqu'il a accompagné sur un tempo effréné et avec des décibels

soutenus le match de foot qui opposait la France à la Suisse. Le samedi 20 juin, dès 19 h, Eklekto fera dans le bruissement et dans l'épure, en proposant tout d'abord une pièce mythique du répertoire contemporain: 4'33" de John Cage, reposant entièrement sur une longue note de silence. A cette œuvre, qui, d'après les notes du compositeur, «peut cependant être exécutée par n'importe quel instrumentiste ou combinaison d'instrumentistes et sur n'importe quelle durée», s'ajouteront d'autres pièces. Au collectif mené depuis 2013 par Alexandre Babel reviennent donc la tâche et l'honneur de donner forme à un îlot de paix, où les spectateurs pourront apaiser leurs pavillons auditifs et suspendre le regorgement musical. **R.Z.**

A l'écoute des bruissements du silence

● Chercher des havres de silence à la Fête de la musique? Qu'on se le dise, au premier abord, l'aventure paraît aussi incongrue que la quête d'un bar sous les eaux du Léman. Bruyante, traversée de bout en bout par des sonorités disparates, parfois tapageuse et toujours tentaculaire, la grand-messe urbaine qui marque le solstice d'été est un carrefour qu'on ne saurait conseiller aux amateurs d'ambiances méditatives.

Seulement voilà, l'improbable scénario a fini par se produire dans cette manifestation, grâce à un projet qui fait figure d'heureuse anomalie, à la fois intrigante et insolite. Avec «Ode au silence», présenté samedi au temple de la Madeleine par le collectif de percussionnistes Eklekto, les spectateurs seront appelés à orienter autrement leurs pavillons auditifs. Car le programme offre pendant trois heures une plongée dans les murmures et les bruissements produits par des instruments coutumiers, eux aussi, d'une toute autre clameur.

Mais que vient donc faire cet étrange flot dans l'affiche du week-end? Il prolonge une année que les tenanciers du temple de la Madeleine ont voulu placer sous le signe du recueillement et de la méditation. Dans un premier temps, ces lieux plutôt fidèles à la Fête de la musique n'étaient donc pas appelés à accueillir des événements lors de cette édition. Les programmeurs ont su saisir pourtant l'opportunité qu'offrait cette thématique et l'ont ainsi inscrite à l'affiche en contactant les musiciens d'Eklekto.

«Lorsqu'on m'a proposé cette aventure, je n'ai pas hésité une seule seconde, je me suis dit: «Chouette, on y va!» s'exclame le directeur artistique de l'ensemble genevois, Alexandre Babel. Un enthousiasme qui se justifie: le répertoire du XXe et XXIe siècle - territoire d'exploration d'Eklekto - présente une palette d'œuvres qui côtoient le silence et jouent avec l'absence de sons quand elles ne le reproduisent pas carrément sur des partitions blanches. Il faut penser tout particulièrement à cette œuvre mythique de John Cage, 4'33, qui laisse jaillir le silence pendant la durée indiquée dans son titre. «Cage a toujours eu un discours surprenant sur cette pièce, note Alexandre Babel. Il

disait que c'était son chef-d'œuvre et que le travail d'écriture lui avait pris des mois. Au-delà de ces considérations étonnantes, ce que je peux dire c'est qu'elle a toujours suscité en moi des émotions fortes à chaque fois qu'il

«Lorsqu'on m'a
proposé cette aventure,
je n'ai pas hésité
une seule seconde,
je me suis dit:
«Chouette, on y va!»

Alexandre Babel

Directeur artistique de l'ensemble Eklekto

m'est arrivé de l'entendre. Cela s'est produit notamment dans les jardins d'un musée new-yorkais, dans les quartiers cossus du Upper West Side. Je me souviens que dès les premières mesures, les murmures lointains de la ville ont commencé à monter et j'ai pu alors entendre des choses que je n'avais jamais entendues auparavant. Il est évident que Cage a voulu faire de la place au spectateur, à ses capacités d'écoute et à sa relation avec l'environnement. Ce trait me rend curieux. J'ai hâte de savoir ce que révélera l'espace que nous occuperons samedi.»

Pratique

- La 39e Fête de la musique, **du 19 au 21 juin**, offre des concerts gratuits en Ville de Genève et dans huit communes (Avusy, Bernex, Carouge, Chêne-Bourg, Confignon, Genthod, Lancy et Plan-les-Ouates), vendredi de 19 h à 01 h le lendemain, samedi de 09 h à 01 h, dimanche de 11 h à 21 h.
- Sur la **Rive droite**, principalement au parc des Crottes et au parc Beaulieu.
- Sur la **Rive gauche**, essentiellement dans la Vieille-Ville, le parc des Bastions, sur la place Neuve, au Grand Théâtre, au Victoria Hall et au Grütli.
- **Programme complet** disponible sur le site durant la Fête de la musique et sur www.fetedelamusique.ch
- **Renseignements** au 0800 553 553.

Cette œuvre sera «jouée» à trois reprises durant le concert, «elle arrivera comme les cloches qui sonnent l'heure exacte: à 19 h, 20 h et 21 h», précise Alexandre Babel. Entre ces interludes, le programme prévoit un enchaînement d'œuvres issues, elles aussi, de cette école nord-américaine qui a proliféré dans la foulée des investigations de John Cage. Un exemple? James Tenney, qui a beaucoup réfléchi sur la spatialisation des sons. Il sera convoqué au temple de la Madeleine et permettra de distribuer les musiciens dans tous les recoins de la nef.

«Cette thématique de l'espace traversera entièrement le projet. Quand on évoque le silence ou tout ce qui s'y rapproche, on entre tout naturellement dans cet autre territoire. Dès lors, la musique se déploiera sur un ton feutré, sur une ligne horizontale et tenue; elle sera juste entrecoupée par quelques solos instrumentaux.» Un univers sensible qui se déclinera en acoustique. Seule *Branche*, œuvre composée par John Cage en 1976, nécessitera une légère sonorisation. Et pour cause: elle est jouée sur des instruments empruntés au monde végétal (cactus, haricots secs...) et nécessitera un travail d'amplification.

La partie visible d'Eklekto à la Fête de la musique est là, dans cette ode singulière. Une autre, cachée mais capitale, se déploiera à travers les scènes de la ville. L'ensemble dispose en effet d'une importante collection d'instruments, véritable caverne d'Ali Baba où percussions traditionnelles et exotiques se côtoient sur des étagères saturées. Géré par le musicien Nicolas Curti, ce fonds fait le bonheur d'une quarantaine de partenaires - dont l'Ensemble Contrechamps - grâce à la mise en location de ses trésors. La Fête de la musique en a profité, adressant vingt requêtes particulières qui doivent répondre aux besoins de plusieurs scènes. Cette autre histoire est certes éloignée des bruissements et murmures du temple, mais elle place Eklekto dans les premières lignes d'un week-end gourmand. **Rocco Zacheo**

«Ode au silence», avec Eklekto, temple de la Madeleine, sa 20 juin de 19 h à 21 h. Rens. www.eklekto.ch

Musique

Eklekto déploie son art du murmure

Par [Rocco Zacheo](#) Mis à jour le 20.06.2015

Avec son «Ode au silence», le collectif de percussionnistes a ouvert un îlot apaisé à la Fête de la musique.

Tout débute dans une crypte latérale du Temple de la Madeleine, avec un clap silencieux donné de la main par le directeur artistique d'Eklekto Alexandre Babel. A quelques mètres de là, au centre de l'autel, quatre musiciens enclenchent alors le chronomètre. Ils se tiennent debout face à une partition muette et laissent défiler ainsi cette oeuvre emblématique de John Cage, *4'33*, qui célèbre l'absence de notes et qui oblige ainsi les présents à composer avec les sonorités produites par l'environnement. Durant ce laps de temps à peine plus long qu'une chanson pop standard, le crissement des bancs, le bruit feutré des pas des retardataires, ou encore les voix de ceux qui transitent dehors, à proximité des lieux, habillent un étrange paysage sonore, suspendu sur lui-même, en auto-observation.

La Fête de la musique a offert cela aussi, une triple plongée : dans ce qui habituellement ne la constitue pas (le silence), dans un espace déserté des foules et dans une expression qui soustrait

plutôt qu'elle n'additionne les décibels. Cette expérience, on la doit donc à Eklekto, qui s'est emparé de la thématique du recueillement qui traverse cette année le Temple de la Madeleine et en a donné une traduction musicale saisissante. Dès 19 heures, les musiciens du collectif ont fait vibrer les gongs, les plaques en métal et des percussions disparates en générant de nappes éthérées. Les pièces de John Cage, de James Tenny, de Pauline Oliveros, d'Alvin Lucier et d'autres encore, ont défilé comme des murmures profonds, amplifiés et embellis par l'acoustique de la nef. Dans une ambiance méditative, les gestes lents et posés de musiciens parés de noir ont ainsi conféré quelques traits peu usuels à un week-end musical placé presque partout ailleurs sous le signe d'une toute autre exubérance.

Le long marathon d'Eklekto – trois heures de performance au programme – est donc un îlot où la trêve a été rendue possible. Et il a ceci d'intrigant qu'il a permis de rapprocher une partie du grand public d'une expression artistique confinée le plus souvent dans une niche. Le Temple de la Madeleine a ainsi accueilli les curieux et les passionnés. Ceux pour qui quelques minutes auront suffi et ceux qui ont fait tout le voyage dans un tableau sonore aérien. (TDG)

Créé: 20.06.2015, 21h55



FÊTE DE LA MUSIQUE Plus de 200 000 personnes ont participé à l'édition genevoise, qui durait trois jours et 40 000 se sont rendues à Lausanne dimanche; la météo a favorisé la moisson des rythmes.

Les Romands ont goûté à tous les styles

RODERIC MOUNIR, EMMANUELLE FOURNIER-LORENTZ

Dimanche après-midi à Genève, sous un ciel lourd mais heureusement sans pluie, la fête de la musique prend un tour mystique: la scène des Ateliers d'ethnomusicologie se dresse sur la promenade de l'Observatoire, avec l'imposant Musée d'Art et d'Histoire en arrière-plan. Une voix aiguë s'élève. Ce sont les mélodies de Parvathy Baul, chanteuse Baul du Bengale qui célèbre d'amour comme un festival de couleurs», explique-t-elle en anglais à un public multi-générationnel captif. Sa silhouette drapée de safran tourne sur elle-même à la manière d'un derviche, son chant accompagné d'un ektara monocorde, d'un petit tambour et des bracelets de cheville. Instant d'extase soustraît au temps...

C'est l'une des vertus – avec le brassage pacifique des publics – de la Fête de la musique: proposer un tour du monde sonore, riche de surprises et juxtapositions. Prenez Swing Original Monks, par exemple. Une sono mondiale à eux tout seuls. Débarqués d'Equateur, ils «squattent» la fête, du parc des Bastions à la Vieille-Ville, leur fusion explosive de reggae, rock, pop tropicale, cumbia et folklore emportant tout sur son passage.

Météo clémentine aidant, environ 200 000 personnes ont pris part à cette 24^e Fête de la musique à Genève. Quelques 650 concerts ont été donnés par plus de 8000 musiciens et danseurs, sur les deux rives. Dès le coup d'envoi vendredi, la star incontestée était l'Alhambra, rénové en terme «d'une longue saga», a rappelé le magistrat en charge de la Culture, Sami Kanaan. L'écran flamboyant neuf, avec ses teintes anthracite et écarlate, plafond argenté et doré, a attiré de nombreux curieux. Orkox et les Young Gods ont tour à tour fait frissonner et trembler les murs, dont l'acoustique est cependant sujette à caution: ça résonne terriblement. Des réglages en perspective?

Au parc des Bastions, cœur de la fête, la Ville avait fait le pari de la diversité sur la scène des Réformateurs, partagée entre les musiques actuelles et le classique. Celui-ci s'est offert une sortie au grand air, pour le plus grand plaisir d'un public pas toujours tenté par

Grieg ou Mozart – l'Orchestre de chambre de Genève s'en tire avec les honneurs, visiblement ravi de relever le défi. Autour, on se presse entre les stands d'associations et les duels improvisés – par exemple entre nos Equatoriens et un groupe de percussionnistes sénégalais survoltés, qui se lancent des défis. On les retrouvera dans la manif «Stop Bunkers», qui a fait irruption aux Bastions samedi. L'urgence du réel bousculait brièvement l'indolence genevoise.

Faisant écho aux revendications de la manifestation, le rap de KT Gorique s'est fait remarquer. La jeune valaisanne d'origine italo-ivoirienne était venue soutenir, sur la scène Bastions Saint-Léger, les participants du concours End Of the Week, qui départageait les meilleurs «freestyles». Gagnante de l'édition 2012 à New York, elle imposera en quelques rimes et avec une présence scénique redoutable son «flow rebelle» et solaire. Injustices et double discours des élites au pilon du verbe.

Un détour par le Temple de la Madeleine s'imposait samedi: prenant le contre-pied du tumulte ambiant, l'ensemble Eklekto y proposait une «Ode au silence» en plusieurs pièces, de Cage, Tenney, Lucier, Oliveros, ou encore Alexandre Babel, directeur du groupe. Percussionniste, le voilà lancé en solo dans un roulement de caisse claire d'abord imperceptible, enflant peu à peu pour disparaître comme il était arrivé. Hypnotique, si l'on en croit la somnolence d'un groupe de touristes japonais happé par le zen contemporain. On enchaînait à la Crypte de PTR avec le rock'n'roll de The Trap, tout en barbes, tignasses et guitares rugissantes ornées d'un harmonica.

A Lausanne, l'association Fête de la Musique célébrait ses 20 ans. L'accent était largement mis sur le rock (du punk au pop-rock en passant par l'indie) en centre-ville, de la place de la Riponne jusqu'au Romandier. La cave du Bleu Léopard proposait en soirée les concerts de la chanteuse pop rock Ella Ronen, coup de cœur des Docks, et de Lovegoers. Côté hip-hop, de belles perles ont pu être (re)découvertes à la place de la

Louve. Parmi lesquelles les Genevois de Captains of the Imagination ou les Lausannois Hefty Blacks, qui, malgré un passage en début d'après-midi, ont eu droit à un public compact et motivé.

Comme chaque année, les amateurs de musique classique avaient le choix entre de nombreuses représentations. A l'église Saint-Laurent avec entre autres les Vocalistes du Conservatoire lausannois, ou encore à la Haute école de musique (HEMU), où l'atelier lyrique entamait des airs d'opéras classiques en début de soirée. Pour rallier ces diverses scènes, l'association organisatrice proposait trois ballades sous la houlette de Pierre Corajoud, offrant une vision ludique de la musique du XX^e siècle.

Pour apprécier une ambiance jazzy et détendue, il fallait s'éloigner un peu du centre, en direction du parc de Mon-Repos, où Dannylazz Trio puis Yanae ont joué devant bambins et familles. Enfin, la Grenette présentait dimanche soir des DJ-sets house et techno, tandis que le BlackBird Social Club proposait de danser sur la musique cubaine de DJ Toussaint.



1. The Young Gods ont inauguré vendredi à Genève l'Alhambra rénové.
CEDRIC VINCENSINI

2. Footwa d'Immobilité sur la scène danse de l'ADC.
C.V.I.

3. Les vocalistes du Conservatoire à l'Eglise Saint Laurent à Lausanne.
EMMANUELLE FOURNIER-LORENTZ

4. Swing Original Monks en Vieille-Ville à Genève.
C.V.I.

5. The Trap, scène PTR de la Crypte aux Bastions.
C.V.I.

6. Alexandre Babel et Eklekto au Temple de la Madeleine.
C.V.I.

7. KT Gorique rappe dans un contest de freestyle.
C.V.I.

8. L'OCG joue la Symphonie n° 35 en ré majeur devant le Mur des Réformateurs.
C.V.I.

Retrouvez l'ensemble du reportage photo
www.lecourrier.ch/fdm2015





Xenakis: portrait percutant

MUSIQUE • Eklekto et l'OSR concoctent au BFM un enthousiasmant programme de percussion dédié au compositeur français d'origine grecque.



Les «claviers», ces instruments de percussion qui produisent différents sons d'une hauteur donnée, sont à l'honneur dans *Pléiades*, une composition de Xenakis de la fin des années 1970. NICOLAS MASSON

BENOÎT PERRIER

Dans *Persephassa* de Iannis Xenakis, six percussionnistes entourent le public. «L'écriture exploite cette spatialisation: il y a des rotations, des croisements, décrit le musicologue Makis Solomos, spécialiste du compositeur. A la fin de l'œuvre, une accélération d'ensemble, une grande rotation, conduisent à une sorte d'extase.» Impressionnant. Et à entendre dimanche matin à 11h au Bâtiment des Forces motrices, dans un concert entièrement consacré à Xenakis (1922-2001). Aux baguettes, Eklekto et l'ensemble de percussion de l'Orchestre de la Suisse romande qui collaboreront pour la quatrième fois.

Pour le Français d'origine grecque, la percussion était un instrument clé, note Makis Solomos: «Elle joue un rôle majeur dans une dizaine d'œuvres de son catalogue, et ce sont des partitions importantes.» *Persephassa*, créée en 1969 dans les ruines de Persépolis, et les *Pléiades* dont on entendra une partie dimanche, sont «des mastodontes dans l'univers xenakien».

Xenakis «a radicalement renouvelé l'écriture pour percus-

sion dans la musique contemporaine, continue le musicologue. Mise à l'honneur par Edgar Varèse (1883-1965), elle amenait surtout du bruit, de l'exotisme. Xenakis, lui, a par exemple utilisé une disposition des peaux du grave à l'aigu qui lui fournit un registre de hauteurs à exploiter. Il a osé également réintroduire la question rythmique. *Persephassa* commence par une pulsation régulière qui est ensuite déconstruite.»

Une dramaturgie claire

Cet engagement, les musiciens en ont bénéficié, explique Alexandre Babel, directeur artistique d'Eklekto: «Trois compositeurs du XX^e siècle sont très importants pour les percussionnistes: John Cage (1912-1992), Steve Reich (né en 1936) et Xenakis. Ce dernier a ainsi fourni une grande partie du répertoire qui compte pour cet instrument. Et dans tous les registres: du solo à la musique de chambre en passant par le trio et le sextuor. Ses pièces ont également fait école: on en retrouve beaucoup d'éléments chez ses successeurs.»

A la clé, de la musique exigeante pour les interprètes:

«Xenakis les traite comme des athlètes, le musicien doit suer», rit Makis Solomos. «Cela demande un engagement total, renchérit Alexandre Babel: en parallèle de l'exigence technique – la difficulté, l'endurance –, il y a une dramaturgie claire et l'on doit gérer ces multiples paramètres avec effort et concentration. Il y a aussi un rapport tactile, corporel, qui oblige à faire un avec son instrument et qui implique un gros don de soi. Dans les belles interprétations des pièces pour percussion de Xenakis, on observe une tension soutenue, du début à la fin.»

«Aigu, fort et saturé»

Dramaturgie, le point est à souligner car on imagine souvent chez Xenakis une musique extrêmement complexe et abstraite. Il avait une formation d'ingénieur, certes et il s'est servi toute sa carrière des sciences, et des mathématiques en particulier, pour irriguer sa musique. Pour autant, insiste Makis Solomos, «sa musique a deux aspects: très rationnelle, mathématique, mais aussi sensible, intuitive; les deux se

superposent parfois. Il était capable d'une très grande abstraction, oui, mais aussi d'effets dramatiques qui 'prennent aux tripes' même si vous ne saisissez pas le calcul sous-jacent.» Pour le spécialiste, le pouvoir de cette musique est à même de toucher tout auditeur «de bonne foi».

On vérifiera donc sur pièces, dimanche au BFM. L'occasion aussi d'entendre *Dmaathen*, un duo de 1976 pour hautbois et percussion qui évoque des musiques traditionnelles grecques ou asiatiques, et *Rebonds B*, une partition solo de 1988 aux accents balinaïses. On verra aussi dans les *Pléiades* le sixxén, un instrument inventé par Xenakis. «Cette œuvre utilise beaucoup de claviers (*percussions accordées comme le xylophone ou le marimba*, ndr), raconte le musicologue. Or le sixxén en est un mais, tout en ayant une hauteur précise, il produit des timbres aigus, forts et saturés. Xenakis n'aimait pas les 'jolis sons'.»

«Carte blanche à Eklekto». Ensemble de percussions de l'OSR & Eklekto, di 6 décembre à 11h, BFM, 2 pl. des Volontaires, Genève. Loc: ☎ 022 329 85 55 ou billetterie@ekleto.ch

Musique

Le festival Batteries!, une extension du domaine de la percussion

Par [Rocco Zacheo](#) Mis à jour le 12.12.2015

La manifestation offre deux concerts qui explorent les méandres d'un instrument au potentiel expressif souvent méconnu. A saisir.

Sur l'échelle de la popularité, cela ne fait pas de doute: la batterie campe depuis toujours sur les hautes marches du podium. Objet universel, qui traverse comme peu d'autres les territoires musicaux et les couches sociales, l'instrument est pourtant associé, de manière hâtive, aux fonctions primaires de donneur de tempo ou, pire encore, de vecteur de virtuosités confinant aux numéros de cirque.

Le bien nommé festival Batteries! s'emploie, lui, à éclairer et à dévoiler au public le domaine expressif saisissant qu'offre l'instrument. Emanation du collectif genevois de percussionnistes Eklekto, la manifestation garde pour sa cinquième édition un format concis – deux soirs pour deux concerts, pas davantage – et aussi l'intention tenace d'ouvrir les portes à des explorations qu'il faut saisir. A commencer par celle qui se présentera ce soir entre les murs de la Cave 12, en compagnie du batteur australien, et nantais d'adoption, Will Guthrie.

Empreinte d'introspection et de mysticisme, sa démarche sonore a ceci de saisissant qu'elle intègre à l'instrument des objets disparates (grands gongs, bols tibétains, cloches...) et avance souvent selon les schémas de la musique répétitive. Un allant qui tient presque du mantra, donc, et qui confère une grande cohérence à son langage. Ce même soir, en deuxième partie, un autre personnage de la musique du XXe siècle fera son apparition en filigrane: le Canadien Claude Vivier. Et ce sera grâce à Eklekto, qui s'empare et revisite *Cinq chansons pour percussion*, corpus écrit en 1980.

Le deuxième volet du festival, celui de mardi, offre une occasion unique de découvrir John Luther Adams, un compositeur jouissant d'une aura certaine en Amérique du Nord mais qui demeure peu joué sous nos latitudes. Dans ses œuvres on trouve les traces profondes d'un ancrage: celui qui relie l'artiste américain avec l'Alaska, où il réside. Ce point de contact entre musique et territoire se laissera observer dans *Ilimaq*, pièce conçue à l'origine pour batterie simple, mais qui est récréée par Eklekto sous une tout autre configuration, avec quatre batteries et électronique. Une extension, une autre, du domaine de l'instrument, donc.

Festival Batteries! Cave 12, lundi 14 décembre à 21 h; Alhambra, mardi 15 décembre à 20 h. Rens. www.eklekto.ch (TDG)

Créé: 11.12.2015, 17h48

Musique

John Luther Adams, ou la musique comme paysage

Par [Rocco Zacheo](#) Mis à jour le 15.12.2015

Le festival Batteries! fait un détour par un compositeur qui célèbre la nature. Portrait

Scruté de loin, depuis ces portraits réalisés au cœur du grand nord américain, le personnage induit en erreur. Car rien dans son allant ni dans ses traits ne laisse entendre qu'il passe le plus clair de son temps les yeux rivés sur les portées musicales à noircir. A vouloir se fier aux apparences, on placerait plutôt John Luther Adams du côté des explorateurs isolés ou de ces personnages quelque peu autarciques, plongés dans la nature et fièrement défaits des contraintes de ce bas monde. Voilà une figure libre, en somme, comme l'imaginaire américain a su en façonner et en véhiculer partout dans le monde.

Dans les faits, l'homme est un faiseur de musique donc, et son nom, si peu connu sous nos latitudes mais célébré par-delà l'Atlantique, rebondit dans le programme du festival Batteries!, qui se tient ce soir encore entre les murs de l'Alhambra. Voilà alors une occasion rare de côtoyer et de saisir le langage d'un artiste qui de meure véritablement à part dans le biotope des compositeurs vivants.

Partitions en jachère

Pour en saisir la dimension, il faudra écouter *Ilimaq*, pièce écrite à l'origine pour batterie et électronique, et que le collectif Eklekto – à qui on doit ce festival – a décidé de recréer avec quatre batteries. Ce qu'on y entendra? John Luther Adams le résume en quelques mots, par téléphone depuis New York, à la veille d'un départ pour le Mexique, où il hiberne chaque année: «*Ilimaq* est une pièce à deux facettes. On y trouve à la fois des traits apaisés, profonds et un peu noirs mais aussi des sonorités violentes, qui finissent par dominer et triompher. Celles-ci incarneraient en quelque sorte le déchaînement des éléments de la nature.»

Le processus qui a accompagné la naissance de cette pièce dit en partie la manière de procéder de John Luther Adams. Qui n'hésite pas à laisser les partitions en jachère, pendant de longues décennies, dans l'attente que les esquisses et les ébauches mûrissent et trouvent une forme accomplie. «J'ai écrit les premières lignes de *Ilimaq* vers 1996, explique le compositeur, puis je l'ai laissé tomber. Un jour, une quinzaine d'années plus tard, le batteur du groupe Wilco, Glenn Kotche, m'a contacté pour me dire que sa formation allait passer dans la petite ville en Alaska où je résidais pour y donner un concert. Et à cette occasion, il voulait me rencontrer à tout prix. Nous nous sommes vus, nous avons mangé ensemble et j'ai assisté à son concert. Une amitié est née, et avec elle, une commande de sa part, d'une pièce pour batterie. C'est alors que j'ai ressorti *Ilimaq* à l'air frais et que j'ai mené à terme l'œuvre.»

Entre spartiate et imposant

Enregistrée depuis peu pour le compte du label Cantaloupe, cette pièce aux moyens économes dévoile un des nombreux traits du compositeur. Ailleurs, son répertoire fait vibrer des formations de chambre, des dispositifs électroacoustiques ou des orchestres symphoniques. Adams chemine ainsi, spartiate et imposant, et cela lui a valu quelques reconnaissances de taille, tel ce Pulitzer de la musique l'année passée, pour *Become Ocean*, œuvre pour grand orchestre que le *New York Times* a qualifié de «plus belle apocalypse dans l'histoire de la musique». S'il fallait trouver un

dénominateur commun au corpus musical d'Adams, celui-ci résiderait dans cette volonté tenace d'inscrire la musique dans les vastes paysages que côtoie l'artiste.

Notes et territoire, territoire et notes: ce binôme tient de l'évidence dans la grammaire de l'Américain. «Un jour, il y a une quarantaine d'années, j'ai quitté mon quotidien urbain et tout ce qui s'y rattachait et je suis parti vivre en Alaska, dans une petite maison en bois. J'ai commencé alors à composer en suivant le chant des oiseaux. Petit à petit j'ai élargi mon horizon jusqu'à avoir l'impression de peindre des paysages avec mes partitions.»

La route du musicien avance dans les marges, entre les lisières, loin des circuits artistiques dominants et des écoles avantgardistes dont il est bon de se revendiquer. En cela, John Luther Adams a suivi les traces de ces figures tutélaires qui ont fait éclore sa vocation, alors qu'il n'était qu'un simple batteur. Ces figures se nomment Morton Feldman, James Tenney ou John Cage. «Je suis comme eux, profondément Américain, et comme eux, j'essaie de garder bien vive ma curiosité, mon indépendance d'esprit et l'originalité de ma voie musicale. Lorsque je pense à ces pères spirituels, je me dis que j'appartiens à la même famille.» Une lignée indocile et opiniâtre, donc. Et une filiation noble qu'il faut découvrir sans réserve, avec les quatre batteries d'Eklekto.

**«Ilimaq», de John Luther Adams, suivi de «Solo»,
d'Andrea Belfi, Alhambra, ce soir à 20h. Rens.
www.eklekto.ch (TDG)**

Créé: 15.12.2015, 11h55

Culture

Le soir des batteries dévoilées

Par [Rocco Zacheo](#) Mis à jour le 17.12.2015

La musique organique de John Luther Adams et la délicatesse chamanique d'Andrea Belfi ont enluminé le festival Batteries!

C'est un périple sinueux, qui avance dans un paysage fait de rythmes et de textures sonores contrastées où, couche après couche, les traits et les fonctions de l'instrument se redéfinissent en permanence. Le festival Batteries! – dont le dernier de ses deux volets s'est déployé mardi soir – c'est cela: une quête et une exploration têtue de l'art de la percussion. Avec cette mission placée en trame de fond, le collectif genevois Eklekto a bâti un rendez-vous qui perdure – cinq éditions à son actif – et qui ne cesse de désarçonner son public avec une offre qui dilate et déforme à souhait les images qu'on rattache communément à la batterie. La preuve par Andrea Belfi, dernier artiste à l'affiche. Seul face à ses timbales, ses toms et ses discrètes machines électroniques, cet artiste à l'humilité confondante a été chaman, en façonnant par endroits de longues séquences hypnotiques posées sur des nappes minérales. Mais il a été orfèvre aussi, en jouant avec la tension des peaux, en caressant de ses baguettes les bordures de l'instrument, en convoquant ses éléments accessoires ou périphériques. Un havre de murmures et de crépitements s'est alors ouvert, et a dévoilé le tact et la sensibilité d'un grand musicien.

Ailleurs, un autre art, celui de l'Américain John Luther Adams, a pris forme sous les baguettes du collectif Eklekto. Après une mise en bouche éthérée et spirituelle (*And Bells Remembered*, pièce pour cloches et vibraphone), *Ilimaq* a rappelé combien l'œuvre du compositeur s'inscrit dans la relation entre musique et nature du Nord-Américain. Longtemps retiré en Alaska, Adams est un paysagiste, et *Ilimaq* un tableau sonore où éléments contemplatifs côtoient chaos et déchaînements des forces naturelles. Les quatre batteries d'Eklekto, qui ont recréé la pièce dans une nouvelle configuration, ont fait vivre avec une spatialisation judicieuse la puissance de ces tableaux et l'imaginaire organique d'Adams. (TDG)

Créé: 17.12.2015, 10h22

© Tamedia Publication Romande SA